

association pour la
danse contemporaine
genève

adc30^{ans}

Marie-Caroline Hominal

Taxi-dancers

2 au 12 novembre 2016 à 20h30
samedi à 19h, dimanche à 18h
relâche lundi et mardi



© Grégory Batardon

Contact presse
Cécile Simonet
cecile.simonet@adc-geneve.ch
022 329 44 00

Présentation

Ce sujet touche aux relations hommes-femmes et aux jeux de pouvoir qui existent dans les rapports humains. De Salomé à nos jours, la femme a toujours eu une place centrale dans la danse mais dans les danses de salon c'est l'homme le leader. Dans *Taxi-Dancers*, nous sommes trois danseuses dont une est travestie du début à la fin. Comme Ossy, célèbre travesti Taxi-Dancer au Eldorado club à Berlin dans les années 1930.

J'aimerais appliquer des règles de jeux et des contraintes pour amener le corps vers des endroits qui me sont moins familiers. Depuis *Duchesses* (Hominal – Chaignaud) (2009) où la chorégraphie est réalisée par les mouvements du Hula hoop, ainsi que dans ma dernière performance *one to one Le triomphe de la renommée* (2013) et *Froufrou* (2013), les transformations physiques et la chorégraphie sont régies par des règles et codes extérieurs.

Marie-Caroline Hominal

Taxi-Dancers raconte l'histoire de trois Taxi-Dancers qui ont perdu leur travail au Dreamland club un fameux Taxi-Dance Hall à la réputation sulfureuse et qui, pour des affaires obscures, a dû fermer. Les trois Taxi-Dancers, par amour du lieu y vivent toujours et n'arrivent pas à quitter ce qui a été leur lieu de vie pendant plusieurs années.

Dreamland est déserté et déchu de ces moments de gloire, il y règne une atmosphère mélancolique et langoureuse. Pour combler le temps qui s'écoule terriblement lentement, les trois personnages revivent des moments forts en rejouant des instants dansés. A travers des monologues intérieurs, ils témoignent de leur passion de la danse. Quelques rares événements en plus des Flash back ponctuent leur quotidien comme l'anniversaire d'une des Taxi-Dancers.

A la fin, lassées, face à elles-mêmes et en manque d'amour, elles mettent tout en œuvre pour réouvrir Dreamland pour une seule nuit.

Références historiques

Dans les années 1920-1930 aux Etats-Unis, les Taxi Dance Halls étaient les lieux où des hommes solitaires de la classe populaire partageaient un moment d'échange avec des femmes, le temps d'une danse. Après avoir acheté un ticket, le client le donnait à la taxi-dancer qu'il avait choisie, d'où l'expression « a ticket-a-dance ». C'est la nature de cette transaction qui a donné le nom de taxi-dancer ; la danseuse est payée selon la durée de la chanson tout comme un chauffeur de taxi est payé à la course. Les danses exécutées étaient celles à la mode à cette époque.

Beaucoup de *Patrons*, nom donné aux hommes côtoyant les Taxi-Dance Halls, préféraient le Taxi Dance Hall à la traditionnelle salle de bal (Ballroom), car en payant pour une danse, ils éliminaient le risque de refus. Ces *Patrons* étaient des hommes issus des classes moyennes et populaires. Parmi eux se trouvaient beaucoup d'immigrés venus chercher du travail, des hommes seuls et loin de leur foyer.

Le désir de romance et de fantaisie était au coeur de ces échanges. (se référer à *The Taxi-Dance Hall, a sociological study in commercialized recreation & city life*, Paul Goalby Cressey)

Les Taxi-Dance Halls sont aujourd'hui encore des lieux de fantaisie et de nature romantique, à l'image des noms qu'ils portent, par exemple : Dreamland, Fantasy, Paradis, Starlight Club,...

Il reste quelques Taxi Dance Halls à Los Angeles, le *Starlight* et le *Fantasy Club* où la pratique de payer pour une danse perdure. La méthode a cependant changé: le « a ticket a dance » a été remplacé par une « time clock » et des « punch cards ». Le client paye selon les clubs pour 1 heure à 40 dollars. Il est permis durant cette heure de danser, s'asseoir et parler. En Suisse, à Lausanne et à Zurich, il existe des groupes de taxi-dancers qui louent leurs services à des clubs ou lors de mariages et de fêtes d'anniversaires. (Voir par exemple : www.ericdanse.ch et www.mausefalle.simplewebsite.a/)

Sources d'intérêts

S'inspirer des Taxi-Dancers ouvre sur plusieurs pistes thématiques concernant les échanges affectifs, économiques et spirituels. Dans une réalité de plus en plus aseptisée ou virtuelle, la vision de corps qui dansent prend à mon sens une nouvelle importance : celle du contact physique et concret. Les Taxi-Dance Halls pourraient être comparés aux sites de rencontres en ligne à la différence fondamentale que ces derniers ne se basent pas sur un premier contact physique, mais sur des échanges platoniques. Les uns et les autres remplissent néanmoins le rôle de combler un sentiment de solitude et permettent de créer des moments de dialogue où l'imaginaire des acteurs est fortement convoqué dans un jeu de projections.

«Pour un flirt avec toi»



Un trio en noir et blanc pousse à la romance.

La chorégraphe Marie-Caroline Hominal célèbre à Vidy les «taxi-dancers», ces femmes ou ces hommes qui louent leurs bras le temps d'une romance

Par Alexandre Demidoff

Cette danseuse est fille de mage, on le jurerait. La Suisse Marie-Caroline Hominal est astrale, son étoile file, une nuit à Macao, une autre à Hongkong. Mais la voici qui tombe du ciel, sur la terrasse de la Maison des arts du Grütli, à Genève, pull bleu sur silhouette nomade. Elle débarque à l'instant de São Paulo. Là-bas, comme en Chine, elle a joué *Le Triomphe de la renommée*, pièce qui est une bordure, un face-à-face sidéral entre le spectateur et elle, nue comme une Vénus du Titien. Le voyage l'a dégrisée, mais elle est pressée de répéter son prochain spectacle, *Taxi-Dancers*, à l'affiche du Théâtre de Vidy à partir du 20 mai.

A Los Angeles comme à Berlin, aujourd'hui encore, des hommes aux semelles neurasthéniques paient pour valser dans des bras angéliques. Les femmes qui rétribuent leur danse portent le beau nom de *taxi-dancers*. Parfois, des hommes exercent ce métier. De cette carte du Tendre rongée d'encre et de scotch, Marie-Caroline Hominal connaît tous les recoins. Elle s'est glissée dans ces boîtes où règne l'échancrure, elle a vagabondé d'un couple à l'autre, elle s'est souvenue que les *taxi-dancers* voient le jour dans les années 1920-30 et que leur métier consiste à disperser le charbon de l'usine et à faire d'un métal, le temps d'une ronde au moins,

un Rudolph Valentino.

Mais pourquoi ces ailes, Marie-Caroline? Pour la beauté du geste, sa nostalgie, son roman. Parce que cette chorégraphe est à sa façon piquante anthropologue. Elle s'engouffre dans un univers, elle en saisit les codes, l'étoffe, la pulsation. L'une de ses premières créations vaut comme signature. En 2008, au Théâtre de l'Usine à Genève, elle est *fly girl*, c'est-à-dire *superwoman* à la mode hip-hop, cognant d'abord, tapant dans l'œil ensuite en émule de Madonna ou de Janet Jackson. Avec ces avatars, elle prête flanc à l'époque, puis passe à autre chose.

Car la jeune femme est passe-mu-

raïlle: comme les petites balles magiques des enfants, elle rebondit toujours plus loin qu'on ne l'imagine. En 2012, elle se rêve vaudou à Port-au-Prince. Elle assiste à des cérémonies, des odeurs fortes de poisson lui montent à la tête, des esprits affabulent sous ses yeux. «Je cherchais un nouveau répertoire de gestes», dit-elle tandis que souffle le printemps. Naît ainsi un formidable *Froufrou*, pièce pour quatre ensorcelés cernés par le public, à l'affiche de l'Association pour la danse contemporaine à Genève en 2013.

Ces démons l'émancipent mais ne l'assouvissent pas. Elle aspire à une autre alchimie avec le spectateur, quelque chose de secret, un rituel qui serait un poème, un tête-à-tête qui laisserait sans voix. Alors elle a cette idée, en marge de journées de danse professionnelles, là où pululent les programmateurs. Elle les invite un à un à coucher dans une chambre d'hôtel, un quart d'heure, et à regarder le plafond: défile le film d'une de ses créations. Ces experts du plaisir en salle sont confondus. «Trop bien, Marie-Caroline, tu dois refaire.» Elle refait, mais pas comme prévu.

Au coin de la paupière, un brillant, comme une étoile naine. Marie-Caroline Hominal a des airs de diseuse de bonne aventure. Danser ne revient-il pas parfois à rebattre les cartes du tarot? Dans *Le Triomphe de la renommée*, elle ne danse pas,

elle romance. Le concept? On prend rendez-vous avec elle, un jour à l'avance. A l'heure dite, elle vous attend en Diane dénudée dans une loge. Sur son visage, un loup comme pour un bal vénitien. D'une petite boîte noire coule en miel un aveu: «J'ai envie de me promener avec vous.» Vous voyez tout d'elle et l'essentiel vous échappe. L'énigme de cette présence est votre butin.

Avec *Taxi-Dancers* aujourd'hui, elle fait un pas de côté supplémentaire. «C'est un spectacle sur l'attente, ce qui se passe quand un homme, ou une femme, attend sa danse, les histoires qu'il, ou elle, se raconte.» Pour éprouver cette impatience, elle a entraîné ses partenaires. Ivan Blagajcevic et Teresa Vittucci dans un *taxi-dance hall* à Berlin. Là, ils se sont laissés griser par des professionnels. «On a loué chacun un *taxi-dancer* pendant deux heures, c'est fou ce que ça fait du bien.» Ce transport, Marie-Caroline Hominal l'imagine très doux – des slows d'hier et d'aujourd'hui, retravaillés par le compositeur Clive Jenkins. Couleur de la soirée: le noir et blanc, «parce que ça fait ancien, parce que c'est graphique, et finalement très contemporain.»

Son enfance à Montreux s'invite en coup de vent. Son frère adoré David dessine peut-être déjà – il expose ces jours au Musée Jenisch à Vevey. Sa mère, la professeur de danse Janet Held, lui donne ses premiers

cours. Ado, Marie-Caroline sait où elle court, à la Schweizerische Ballettberufsschule de Zurich d'abord, puis à la Rambert School à Londres. Mais elle aspire à des vies moins rangées. Celle que la toute jeune Gisèle Vienne, alors méconnue, lui offre au début des années 2000 avec ses mélanges de pantins et d'acteurs. Plus tard, elle dansera pour le chorégraphe Gilles Jobin, se glissera dans les dispositifs fantasques de La Ribot, cette artiste d'origine espagnole établie à Genève, flirtera au paradis avec Marco Berrettini dans un entêtant *I feel 2*.

A propos, Marie-Caroline, vous vous définissez comment? Danseuse, performeuse? «Je choisis mon sujet d'abord, le médium vient ensuite, ça peut être aussi bien la vidéo que la radio ou le dessin.» Pour le besoin de cet article, on lui demande son âge. Son rire fuse et on rougit. «Je mens tout le temps là-dessus, je ne m'en souviens plus.» Promesse. *Taxi-Dancers* sera épidermique. L'éternité tient à un grain de beauté parfois. «Le théâtre doit faire rêver, non?» Là-dessus, elle rit encore et se glisse dans un lainage rose pétaradant. Puis elle file, parce que c'est l'heure du slow.

«Taxi-Dancers».

Théâtre de Vidy, Lausanne.

Du 20 au 29 mai.

(Loc 021 619 45 45, www.vidy.ch)

DANSE

L'espoir d'une étreinte

Du 20 au 29 mai

DANSE



Une danse?

Dix centimes s'il vous plaît Sometimes I think

I've found my hero,

but it's a queer romance.

All that you need is a ticket

Come on, big boy, ten cents a dance.



Du 20 au 29 mai, le Théâtre de Vidy reconstruit l'ambiance des Taxi Dance Hall américains pour accueillir le nouveau spectacle de Marie-Caroline Hominal, "Taxi-Dancers".

Texte: Céline Stegmüller | Photos: Lukas Beyeler

Si les âmes solitaires de nos jours traînent sur les réseaux sociaux et les sites de rencontre, les jeunes américains des années folles avaient une solution bien différente. Pendant les années vingt et trente, le système du "a ticket-a-dance" permettait aux jeunes patrons des classes populaires de louer une compagne de danse le temps d'une chanson. Ce système, bien différent des renommés Ballrooms (salons de danse) où les demoiselles pouvaient se permettre de refuser une main tendue, était le concept à la base des Taxi Dance Halls.

Le nouveau spectacle de la chorégraphe et danseuse romande Marie-Caroline Hominal se propose d'explorer ce phénomène social en mettant en lumière les tensions entre le désir de romance spontané, raison

qui mobilisait les danseurs, et le système réglé offert par ces salons de danse. Sur scène, trois Taxi-Dancers au chômage, dont une travestie, dansent entre elles en se souvenant des temps glorieux, accompagnant leurs mouvements de monologues intérieurs, jusqu'à ce que, pour satisfaire leur manque d'amour, elles décident de rouvrir le Dreamland, salon où elles travaillaient, juste pour une soirée.

La représentation apporte des questionnements liés aux relations de pouvoir homme/femme, joue sur la connexion entre les corps, et souligne les sensations provoquées par le contact physique. Aujourd'hui à Los Angeles, il ne reste que quelques Taxi Dance Halls, et en Suisse deux compagnies proposent ce concept pour des soirées ou mariages. Les temps changent – il ne faut désormais plus payer dix centimes pour une danse – mais les sensations restent: selon la chorégraphe, la thématique du sentiment de solitude est toujours actuelle et mérite d'être revisitée dans une réalité qui devient de plus en plus aseptisée ou virtuelle, où le contact physique est substitué par des conversations technologisées. Au théâtre de Vidy, venez donc redécouvrir les histoires d'amour comme elles étaient avant les défilés de photos à "aimer", quand on avait une rangée de danseuses en attente, assises sur des petits fauteuils au fond d'un Taxi Dance Hall.



A dance? Ten cents please

From the 20th to the 29th of May, the spectators of the Théâtre de Vidy will sense the vibes of the American Taxi Dance Halls thanks to the latest work of Marie-Caroline Hominal, "Taxi-Dancers".

If today lonely souls roam from dating websites to social media, young Americans of the Crazy Years had a very different antidote to solitude. During the Roaring Twenties, what came to be known as the "a ticket-a-dance" system offered young middle class Patrons the chance to rent a dancing partner for the length of a song. This arrangement, unknown to the more common ballrooms where young ladies had the privilege to deny an outstretched hand, was the core concept of the Taxi Dance Halls.

The newest show written by the Swiss-French choreographer and dancer Marie-Caroline Hominal offers a fresh discussion on this social phenomenon. On stage, three unemployed Taxi-Dancers, one of which being a transvestite, dance together remembering their glorious past, associating internal monologues to their movements, until they decide to reopen the dancing hall where they used to work, the Dreamland, for a one-night-only show, in order to fulfill their lack of love. The performance aims to challenge the concept of power relations between men and women, plays on the connection among bodies, and underlines the sensations triggered by physical contact. If you want to see what love stories looked like before sweeping left and right took over, when a line of beautiful girls waited on tiny armchairs for a gentleman to offer them a dance, come to the Théâtre de Vidy for the "Taxi-Dancers".

Le 19 mai 2016

La danseuse s'est forgé son propre destin

Portrait Marie Caroline Hominal, chorégraphe



Image: Odile Meylan

Gérald Cordonnier 19.05.2016

Tout est charnel chez Marie-Caroline Hominal. Solaire et fragile, aussi. Du baisemain que la performeuse inspire à un homme qui la croise, alors qu'elle se prête au jeu de l'interview, à ses créations qui questionnent le corps, l'intimité du regard, le rapport physique à l'autre. «C'est vrai, s'amuse la jeune femme, qui présente dès demain son nouveau spectacle à Vidy. J'ai un rapport particulier au physique, au toucher, à la chair.» A la chair et à la chère. Il n'y a jamais de hasard... «Ces motifs récurrents dans mon travail viennent sans doute de mon père: il a longtemps tenu une boucherie à Saint-Gingolph.»

L'origine de son inclination pour la danse est, par contre, beaucoup plus claire. Une évidence même! Sa mère, Janet Held, a enseigné cette discipline à Montreux. C'est là que, dès ses 4 ans et le divorce de ses parents, la Franco-Suisse a passé son enfance. Un univers bohème et sans cautèle, «totalement imprégné par les arts», qu'elle quittera à 11 ans déjà, lorsqu'elle décide de réaliser coûte que coûte son rêve: devenir danseuse. Et, qui sait, réussir à proposer ses propres créations. «C'était une certitude. Cela m'est apparu après avoir assisté à un spectacle et y avoir vécu mon premier choc esthétique. Dès lors, j'ai su que je voulais être sur scène et que je ferais tout pour être, un jour, chorégraphe. Je remercie vraiment ma mère de nous avoir laissé nous épanouir, mon frère et moi, en toute liberté.» Son frère? Dans la famille Hominal, Marie-Caroline n'est, en effet, pas la seule à s'illustrer avec succès sous les projecteurs. David, son aîné de deux ans, est un plasticien reconnu.

Les débuts d'une carrière

Retour à l'adolescence. Bille en tête, la Montreusienne s'en va donc étudier à Zurich. A l'époque, il n'existe aucune filière sport-études en Suisse romande. Elle intègre alors l'internat de la Schweizerische Ballettberufsschule de Zurich. On y enseigne la danse classique. A la russe. «C'est vrai que je suis partie très jeune de la maison. C'était mon choix, et j'ai appris à m'assumer très tôt. Avec du recul, je suis persuadée que la discipline stricte de Zurich peut casser des gens, mais cela forme le caractère, aussi.» Et finit de convaincre l'adolescente qu'elle a trouvé sa vocation, qu'elle peut voler encore plus loin, de ses propres ailes. Elle a 15 ans quand elle choisit de partir en Grande-Bretagne afin d'intégrer la Rambert School de Londres. Quatre ans d'une formation qui l'ouvriront à la danse contemporaine. Les vrais débuts d'une carrière qui, diplôme en poche, amènera la bosseuse à danser pour Irène Tassebedo ou Gisèle Vienne. Pour Gilles Jobin, La Ribot ou encore Marco Berrettini, une fois de retour en Suisse. Du côté de Genève, cette fois-ci.

Aujourd'hui, le résultat est là. Nourrie de toutes ces expériences, la trentenaire défend – sous différents pseudonymes allant de Silver à Fly Girl ou MadMoiselle MCH – ses propres chorégraphies. Des pièces miniatures parfois très intimes – comme lorsqu'elle se met à nu et propose au spectateur un troublant face-à-face au fond d'une loge de théâtre. De joyeux ballets carnavalesques quand l'artiste décide d'inviter sur scène des personnages débridés et colorés pour un long rituel ethnologique qui convoque le tragique et le comique de l'existence.

«J'aime mélanger les univers. J'aime, surtout, prendre le spectateur par la main pour l'inviter à faire son propre voyage»

Depuis 2008, le travail de Marie-Caroline Hominal a été montré dans des théâtres et des galeries, aussi. En Suisse comme à l'étranger. C'est que la jeune femme mélange les médiums. De la danse, elle a glissé vers la performance. Elle pratique aussi volontiers la vidéo, le dessin ou la radio. «Pour chacun de mes projets, j'aime chercher la meilleure façon de le concrétiser. J'aime aussi mélanger les univers. J'aime, surtout, prendre le spectateur par la main pour l'inviter à faire son propre voyage.» Un voyage qui, à Vidy, s'inspirera des taxi-dance halls, où des danseurs de salon offrent, sur rendez-vous et moyennant l'achat d'un ticket, un tour de piste à des âmes esseulées. Pour un pas de deux et un moment de romance. «Avec cette pièce, j'ai vraiment senti le besoin de revenir au toucher que la danse en couple permet, au

message non verbal qui peut exister à travers le contact physique de deux personnes qui ne se connaissent pas quelques minutes auparavant. C'est une pièce qui parle du corps mais aussi de l'attente et des temps vides.»

LE TEMPS

Mardi 24 mai 2016

A Vidy, des filles fantômes dansent sur des airs sucrés

Dans «Taxi-dancers», Marie-Caroline Hominal rappelle cette pratique où des femmes offraient une danse contre un ticket. Fine romance et miroir cruel



La pratique existe encore. Aux Etats-Unis et même ici en Suisse, il y a toujours des «taxi-dancers», ces femmes qui louent leurs services le temps d'une danse. A Lausanne et à Zurich, l'offre concerne les anniversaires et les mariages. Mais le procédé, qui a connu son apogée dans l'Amérique des années 30 avec les vagues de migrants, masculins et esseulés, a quelque chose de désuet. Un air d'autrefois dont Marie-Caroline Hominal restitue parfaitement à Vidy le charme suranné et l'étrange cruauté. Sur des titres sucrés, trois taxi-dancers désœuvrées tuent le temps en dansotant. Désirs enfuis ou enfouis, attente mortifiante, miroir inquisiteur, séduction sans conviction, bienvenue à Dreamland, joli cimetière des illusions.

MCH. C'est ainsi que la plus facétieuse des chorégraphes suisses se présente. Des initiales comme une marque, un label. Une signature parmi d'autres - la danseuse romande a aussi paraphé ses travaux Silver, Fly girl, MadMoiselle MCH. Pourquoi ce jeu de cache-cache? Parce que l'éclatement et la fragmentation identitaires figurent au cœur de ses questions. On se souvient de BAT, par exemple, il y a quatre ans. A gauche, un boxeur concentré dans son entraînement, régulier, constant. A droite, Marie-Caroline qui enchaîne perruques et costumes, montrant que pour elle, «être» se conjugue au féminin et masculin pluriels.

On retrouve cette idée de trouble identitaire dans la distribution de Taxi-dancers. Parmi les trois mercenaires, l'une des belles est un danseur, drag-queen à ses

heures. Longiligne Ivan Blagajcevic dont le regard appuyé et les airs alanguis contribuent à la mélancolie du récit. La situation? Le Dreamland club, fameux Taxi-Dance Hall à la réputation sulfureuse, a dû fermer ses portes pour des affaires obscures. Nostalgiques, les filles se retrouvent, attendent leur tour et dansent à deux, tandis qu'au juke-box, les crooners enchaînent leurs «fine romance» et autres airs sirupeux. Les combinaisons varient, les disques tournent à vide, parfois, et les lumières s'emballent - donnant à la voluptueuse Teresa Vitucci, l'occasion de faire son show. Mais tout, toujours, reprend. Comme si les fantômes chaloupaient pour l'éternité, dans un présent en suspens.

Des images? Ce duo dos à dos sur «Je t'aime, moi non plus», abandon d'une tête sur l'autre, étreinte inversée. Ou Marie-Caroline Hominal qui tourne sur elle-même, telle l'aiguille du vinyle qui, à ce moment, est arrivée au bout de ses microsillons. Plus loin, sur le podium, Teresa fait l'animal à quatre pattes, diva de la provoc, allumeuse de choc. Tandis qu'Ivan, plus loin encore, reprend le «private dancer» de Tina Turner en play-back. «A dancer for money, I'll do what you want me to do»... Idéal dans le tableau du bal.

Mais pourquoi évoquer ainsi cette pratique du passé? Pourquoi plonger dans ces années couleur lavande? Pour «interroger le genre, l'érotisme, la danse et le geste lui-même qui ne vaut que par sa codification», répond la chorégraphe. Et aussi, souligner une évolution, qui réjouit ou fait soupirer, c'est selon. Aujourd'hui, le couple n'est plus une condition pour danser. A mi-parcours du spectacle, une parenthèse techno rappelle ce fait. Douchées par une lumière froide, les trois taxidancers secouent leur solitude sur des rythmes syncopés et atteignent une autre dimension. Animale, tribale, ultra-contemporaine dans la nuit blafarde. Le dancefloor est devenu plus démocratique - plus besoin que chacun vienne avec sa chacune, on peut danser sans connaître les pas, mais l'autisme menace, et, question fusion, le projet prend la tasse.

Ne pas penser pourtant que MCH fasse la leçon. Sa proposition relève plus de la déambulation, du désir flottant et de l'invitation que de la sanction. Ce qu'elle traque, dans le rose de sa disco rétro, ce sont nos rêves d'abandon et nos pincements. Epaulement offert, bras arrondi, main sur la fesse. MCH quête la brèche pour le frisson. Elle observe aussi les zones d'ombre et les frustrations.

Marie-Pierre Genecand

Le Mercredi 25 mai 2016

Un ticket, une danse

Mercredi 25 mai 2016

Lucas Vuilleumier

La chorégraphe Marie-Caroline Hominal présente «Taxi-Dancers» au Théâtre de Vidy.

Le plateau de la salle René Gonzalez du Théâtre de Vidy est plongé dans le noir, quelques écrans brillent faiblement, qui s'embraseront plus tard. On est dans un Taxi Dance Hall, un de ces endroits que seul le New York des années folles a pu connaître. Des hommes s'y payaient une danse avec une femme qui vendait ses bras et un peu de tendresse. Un petit ticket était le sésame pour ce moment de douceur, les danseuses recevant une commission par ticket gagné. La République de Weimar a vu passer le même phénomène, à la différence que les danseuses étaient des hommes travestis.

Ces ambiances, la danseuse et chorégraphe Marie-Caroline Hominal les synthétise dans son spectacle *Taxi-Dancers*, accompagnée par une autre danseuse, Teresa Vittucci, et par un homme à la maigreur et à la perruque très féminines Ivan Blagajcevic. Désireuse de monter des pièces où l'on danse la trame et l'intrigue, elle met ici en scène la montée du désir entre les danseuses et les clients, elle et ses deux «collègues» s'improvisant tour à tour tigresse acérée ou client timide. Frôlements, évitements, rivalités, et des tickets qui s'envolent, s'échappant de la poitrine de ces artistes dont la sensibilité nous parvient par de trop petites touches.

Ces (presque) trois femmes sont belles, voluptueuses chacune à leur manière, mais s'entraînent dans une danse qui ne veut jamais se donner, même si le public est plusieurs fois pris à parti. Les tableaux s'enchaînent, sans cohésion véritable, et la déconstruction trop expérimentale de ces gestes qui aguichent met presque tout le charme du spectacle par terre.

Le désir, ainsi découpé, ausculté par une danse conceptuelle trop avare d'éclats, semble affadi, voire absent. La lumière est belle, et le jeu de miroirs plutôt réussi. Mais on n'est pas comme les clients des *taxi-dancers*, dans les années 1920, qui tremblaient à l'idée que la danse s'arrête, et qu'il faille à nouveau acquérir un ticket pour une ébauche d'intimité. On aurait même plutôt tendance à espérer que ce slow langoureux s'arrête... Et ces quelques scènes vulgaires, comme ce coït dansé, symbole du désir qui cette fois dérape, nous dissuadent définitivement de chalouper plus avant.

DANSE

La Seine-Saint-Denis, élue de la danse contemporaine

Jusqu'au 18 juin, dans dix théâtres du département, la recherche et la découverte sont à l'ordre du jour. Le projecteur est braqué sur la Corée du Sud.

Les Rencontres chorégraphiques internationales de Seine-Saint-Denis permettent de prendre le pouls de la danse contemporaine d'ici et d'ailleurs en investissant dix théâtres du département (1). À la Parole errante (Montreuil), un focus sur la Corée invite à découvrir et goûter à plein une danse ciselée qu'on pourrait qualifier de blanche, comme on le dit de l'écriture ou de la voix. C'est le cas avec Park Min-hee qui présente *No Longer Gagok: Four Nights*, pour cinq interprètes féminines à peine visibles dans la pénombre, environnées de voix qui semblent sourdre dans la brume. Vêtues de blanc, elles se déplacent à minima, puis un duo se crée au centre du plateau dans une grande épargne de gestes. Le petit doigt se tend, un genou fléchit, les bras se lèvent dans un froissement d'étoffes. S'ensuit la répétition patiente d'une même série de mouvements effectués quasiment sur place au cours de rotations millimétrées. Énigmatiques à nos oreilles occidentales, les voix en canon d'interprètes postées en ligne face au public – certaines armées de petits instruments à percussion – évoquent, à l'aide de mots traduits en français sur le mur du fond, un homme très beau, désirable, rencontré puis tué. Cette étrangeté nous devient presque palpable.

Inspiré des « taxi dancers » des années 1920-1930

Ailleurs, à la Dynamo de Banlieues bleues (Pantin), Albert Quesada (formé à Barcelone puis à P.A.R.T.S chez Keersmaeker) et Zoltan Vakulya (né à Budapest) proposent *OneTwoThree OneTwo*, du nom des séquences rythmiques récurrentes du flamenco qu'ils détournent à dessein en démontant à deux

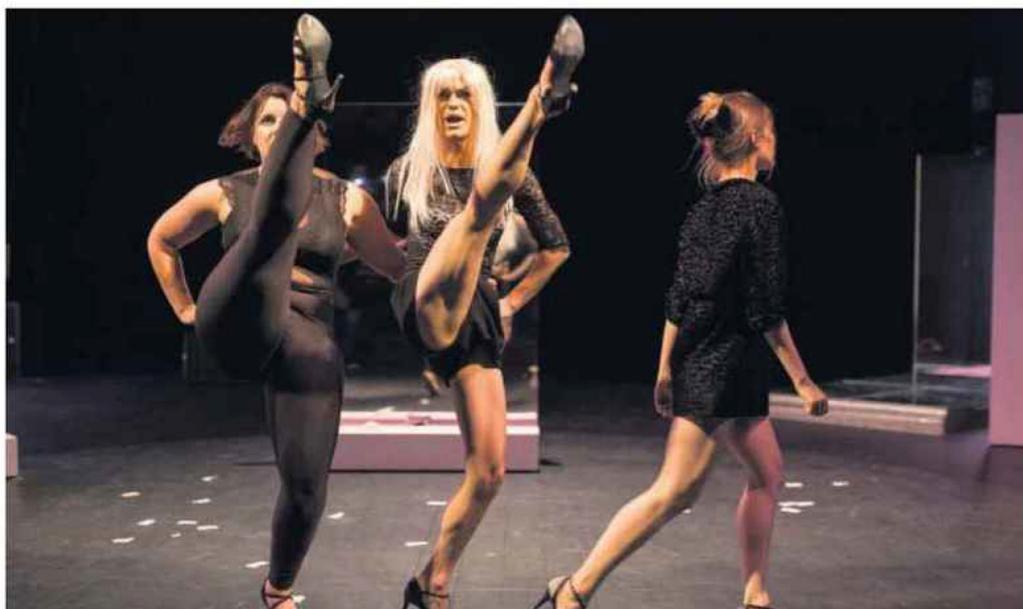
les codes du genre. L'un (Zoltan Vakulya), torse nu, porte un pantalon blanc de torero, l'autre est en veste rouge et short (de la peinture noire couvre le haut de ses cuisses). Dans le carré de scène (les spectateurs assis tout autour), sur les voix enregistrées de flamenco avec guitare et percussions, ils s'élancent au centre, s'enroulent l'un à l'autre, puis se déroulent comme l'homme avec l'animal, se portent et se supportent d'une main puissante, amie. Au fur et à mesure, le corps de l'un trempé des humeurs de l'autre change de couleur, et le pantalon blanc devient gris. Le sujet incantatoire disparaît au profit du rythme jailli d'une gestuelle affirmée, à la technique neuve éprouvée, qui circule en un temps rapide au fil des assauts de la guitare. La virtuosité de Zoltan Vakulya au regard charbonneux est évidente. Il est fougueux, indomptable. La cadence, inscrite à même son corps à la jeunesse maigre, le gagne, l'arrache et le submerge.

Avec *Taxi-Dancers*, Marie-Caroline Hominal, qui a souvent collaboré avec l'artiste François Chaignaud, s'inspire des « taxi dancers » des années 1920-1930 aux États-Unis où des hommes du peuple partageaient un bref moment de danse tarifé avec des femmes. Sur le plateau, la chorégraphe, Teresa Vittucci et Ivan Blagajcevic, tous trois censés représenter des taxi dancers au chômage, reviennent sur les lieux du Dreamland, club fameux. Face au miroir, ils revivent au ralenti, sur un mode hypnotique, un temps passé-présent. Fascinant. ●

MURIEL STEINMETZ

(1) Jusqu'au 18 juin. Renseignements: 01 55 82 08 08.

« CE RENDEZ-VOUS ANNUEL PROPOSE DES ŒUVRES QUI FONT RÉSISTANCE À LA BANALITÉ REPANDUE AUTOUR DE NOUS. » ANITA MATHIEU, DIRECTRICE DES RENCONTRES.



TERESA VITTUCCI, IVAN BLAGAJCEVIC ET LA CHORÉGRAPHE MARIE-CAROLINE HOMINAL DANS TAXIS-DANCERS. PHOTO GREGORY BATARDON



La Tête à l'envers – Laurence Froidevaux
Le samedi 21 mai 2016

Marie-Caroline Hominal... La tête à l'envers

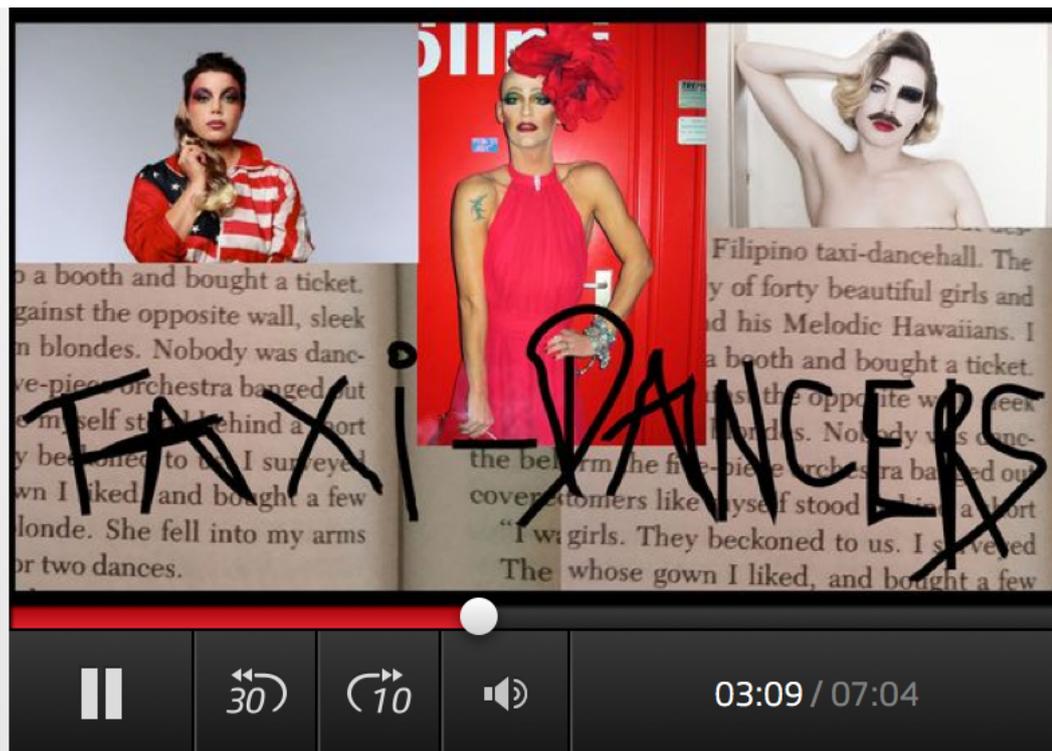


Marie-Caroline Hominal, danseuse, chorégraphe et metteur en scène. [Clive Jenkins - vidy.ch]

Lien de l'émission : <http://www.rts.ch/play/radio/la-tete-a-lenvers/audio/mariecaroline-hominal---la-tete-a-lenvers?id=7704195>

Vertigo - Thierry Sartoretti
Le Lundi 23 mai 2016

Danse : « Taxi-Dancers »



Lien de l'émission : <http://pages.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/7707946-vertigo-du-23-05-2016.html>

Les matinales d'Espace 2 - Thierry Sartoretti
Le mardi 24 mai 2016

Taxi-Dancers



Lien de l'émission : <http://www.rts.ch/play/radio/les-matinales-despace-2/audio/taxi-dancers?id=7710331>

Repères biographiques

Marie-Caroline Hominal

Marie-Caroline Hominal a suivi une formation de danseuse à la Schweizerische Ballettberufsschule à Zürich, puis à la Rambert School of Ballet and Contemporary Dance à Londres, où durant la dernière année elle intègre la National Youth Dance Company. Sa pratique artistique inclut le texte, la musique, la danse, la performance et la vidéo. Ces projets sont signés sous plusieurs pseudonymes MCH, Silver, Fly girl, MadMoiselle MCH. Marie-Caroline Hominal développe régulièrement des collaborations artistiques avec d'autres artistes ; François Chaignaud avec qui elle a créé *Duchesses* (2009), Clive Jenkins, Cristian Vogel, Kim Boninsegni, David Hominal, Delphine Coindet & Lukas Beyeler. Depuis 2013, elle travaille sur des performances miniatures comme *Hôtel Oloffson* (2013), *Le triomphe de la renommée* (2013), *The Last Dance* (2015) et le concert performance *Silver* (2014). Elle a réalisé également des performances de longues durées comme *Patricia Poses By The Pop Machine* (2011) et *Ballet* (2014).

Elle a dansé pour le Tanztheater Basel, Irène Tassebedo, Gisèle Vienne, Gilles Jobin, La Ribot et Marco Berrettini et elle a participé au projet *Human Writes* de William Forsythe et B.O.B de Dick Wong. Depuis 2008, son travail a été présenté dans des théâtres et galeries, entre autres ; Bâle, Belgrade, Berlin, Beirut, Bilbao, Bogotá, Bruxelles, Chicago, Dresde, Genève, Los Angeles, New York City, Paris, Rome, San Francisco, Santa Cruz, Santiago de Chile, Varsovie, Wroclaw, Zagreb et Zürich.

Ivan Blagajcevic

Ivan Blagajcevic est un danseur professionnel, interprète, acteur et professeur de danse moderne formé à la Theatreschool d'Amsterdam. Il a été nommé meilleur danseur dans «Blue Friday », chorégraphié par Andrea Gotovina, et réalisé à la Dance Platform à Almada, au Portugal, et a également remporté le prix de la meilleure performance au Festival Danceweek à Zagreb, en Croatie. Il a travaillé avec de nombreux chorégraphes et vit actuellement à Zurich. Il participe à la dernière pièce de Marie-Caroline Hominal, *Ballet*, au Festival de la Bâtie à Genève en 2014.

Teresa Vittucci

Teresa Vittucci a étudié au Conservatoire de Vienne, à la Ailey School New York, à la Salzburg Experimental Academy of Dance (SEAD) et à la Hochschule der Künste à Berne. Elle a terminé son Master orientation arts performatifs en 2013 et travaille depuis 2010. Elle a travaillé notamment avec deRothfils, make make produktionen, Staatstheater Mainz et MilchGänse. Elle a bénéficié d'une bourse de danceWEB à ImpulsTanz. À partir de la saison 14/16, elle est membre de l'Ensemble du Staatstheater de Mainz.

Distribution et crédits

Conception, mise en scène, chorégraphie et scénographie Marie-Caroline Hominal

Musique Clive Jenkins

Lumière Eric Wurtz

Costumes Séverine Besson

Assistanat et reprise de rôle Sophie Ammann

Interprétation et création Ivan Blagajcevic, Marie-Caroline Hominal, Teresa Vittucci

Production MadMoiselleMCH association, Genève

Administration et diffusion Tutu Production, Genève

Coproduction Théâtre de Vidy, ADC-Genève, Tanzhaus-Zurich

Accueil Studio, résidence de création

VIADANSE Centre chorégraphique national de Franche-Comté Belfort, Tanzhaus Zürich, adc Genève

Avec le soutien de Ville de Genève, Loterie Romande, Pro Helvetia-Fondation suisse pour la culture

Migros Pour-cent culturel, Stadt Zürich Kultur - Fonds de dotation Porosus, Fondation Leenaards,

Fondation Ernst Göhner, Stanley Thomas Johnson Fondation Suisse des Artistes Interprètes, Corodis

Les à-côtés

Rencontre et discussion

avec les artistes à l'issue de la représentation du jeudi 3 novembre

Sacoché médiation

Atelier corporel avec Fabio Bergamaschi, lundi 7 novembre

À venir à l'adc

And so you see...

de Robyn Orlin

du 15 au 19 novembre

Zaoum

de Cindy Van Acker

du 30 novembre au 11 décembre

In/Utile : Incorporer

de Foofwa d'Imobilité et Jonathan O'Hear

du 11 au 21 janvier 2017

Infos pratiques

Lieu de la représentation

L'adc à la Salle des Eaux-Vives
82-84 rue des Eaux-Vives
CH - 1207 Genève

Accès

Bus n° 2 et n° 6 / arrêt Vollandes

Réservation

www.adc-geneve.ch ou par téléphone 022 320 06 06

Les billets sont à retirer le soir de la représentation, au plus tard 15 minutes avant le début du spectacle (ouverture de la caisse une heure avant la représentation)

au Service culturel Migros 7, rue du Prince à Genève 022 319 61 11

au Stand Info Balexert et à Migros Nyon La Combe

Information

022 329 44 00

info@adc-geneve.ch

Tarifs

Plein tarif : 25.-

Passedanse : 20.-

AVS, chômeurs, passedanse réduit : 15.-

Etudiants, apprentis, - de 20 ans : 15.-

Carte 20 ans 20 francs : 8.-

(les places ne sont pas numérotées)

Tarif réduit sur présentation d'un justificatif: carte Le Courier